



La Panthère de Staouéli.

C'ETAIT en 1840. Les soldats français qui bivouaquaient dans les environs de Staouéli, en Algérie, étaient constamment tenus en éveil par les glapissements des chacals et des hyènes, souvent dominés par le miaulement de la panthère.

Or, un jour, une femme, veuve depuis peu de temps, sortait d'une cabane située sur la hauteur, près du camp.

Elle allait, la pauvre femme, dans la plaine de Staouéli, chercher de l'herbe pour sa chèvre. Un enfant était à son sein ; un autre, garçon de douze à treize ans, la suivait, portant sur son épaule un fusil à pierre tel que le gouvernement en avait distribué, pour leur défense, aux colons de la banlieue d'Alger. La mère ne voulait pas qu'il emportât le vieux mousquet, chargé depuis un an peut-être ; mais l'enfant s'était obstiné, et la mère avait fini par céder.

Le trio était arrivé dans la plaine de Staouéli, la mère déposa son nourrisson sur l'herbe épaisse, sous un buisson de tamaris, puis s'armant de sa faucille, coupa l'herbe qui lui était nécessaire et dont elle fit un fagot. Déjà elle l'avait posé sur sa tête, et, ayant repris son nourrisson, elle allait regager la montée qui conduisait au hameau, lorsque son fils poussa un cri d'effroi.

La mère se retourne, et, suivant l'indication de la main de son enfant, elle aperçoit la tête énorme d'un panthère rasée dans un buisson de lentisque, à vingt mètres d'elle. Son fils arme son fusil et veut tirer ; elle l'en empêche, espérant que l'affreuse bête les laissera s'en aller sans les attaquer. Elle avance un peu, se retournant à chaque pas et serrant son nourrisson contre son sein ; son fils marche à reculons, son fusil bas et armé, le doigt sur la détente.

La panthère s'est ramassée ; elle bondit sur le groupe humain, Au même instant le garçon pousse un cri, un coup de feu se fait entendre ; la mère tombe à genoux : « Jésus, Marie ! » supplie-t-elle les yeux au ciel, dans l'attitude d'un condamné qui attend le coup mortel.